



Cahiers
de recherches
médiévales et
humanistes

Cahiers de recherches médiévales et humanistes

Journal of medieval and humanistic studies
Comptes-rendus | 2013

Satires et parodies du Moyen Âge grec, introd., trad. et notes de René Bouchet

François Ploton-Nicollet



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/crm/13010>

DOI : 10.4000/crm.13010

ISSN : 2273-0893

Éditeur

Classiques Garnier

Référence électronique

François Ploton-Nicollet, « *Satires et parodies du Moyen Âge grec, introd., trad. et notes de René Bouchet* », *Cahiers de recherches médiévales et humanistes* [En ligne], Comptes-rendus, mis en ligne le 26 mai 2013, consulté le 15 octobre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/crm/13010> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/crm.13010>

Ce document a été généré automatiquement le 15 octobre 2020.

© Cahiers de recherches médiévales et humanistes

Satires et parodies du Moyen Âge grec, introd., trad. et notes de René Bouchet

François Ploton-Nicollet

RÉFÉRENCE

Satires et parodies du Moyen Âge grec, introd., trad. et notes de René Bouchet, Paris, Les Belles Lettres (« La roue à livres »), 2012, 344p.
ISBN 978-2-251-33966-5

- 1 L'époque Comnène (1057-1185), marquée par un grand classicisme et par la redécouverte enthousiaste des auteurs anciens, est connue pour avoir vu s'épanouir l'une des plus brillantes renaissances littéraires, culturelles et artistiques qu'ait connues l'Empire byzantin. L'*Alexiade*, vaste épopée d'inspiration homérique consacrée par la princesse Anne Comnène à la geste de son père, l'empereur Alexis, reste à juste titre le texte le plus célèbre et le plus étudié de cette époque ; mais on oublie trop souvent que le monde grec renoua aussi à ce moment avec des genres plus légers, comme la satire et la fable parodique, qui n'étaient plus pratiquées depuis six siècles au moins. Une bonne part de ce corpus est encore rédigée en langue savante, mais la majorité a été composée en vers « politiques » (des vers rythmiques de 15 syllabes, par opposition au vers métrique hérité des modèles antiques) et en langue néo-grecque, ancêtre du grec moderne, dont le XI^e siècle marque l'accession au statut de langue littéraire — le médiéviste ne peut d'ailleurs s'empêcher de constater que cette date est strictement parallèle à celle qui voit, en Occident, l'éclosion de la première littérature de langue française.
- 2 Les plus célèbres satires et parodies grecques des XII^e-XV^e siècles sont rassemblées, en traduction seule — selon la tradition de la collection « La roue à livres » — dans ce recueil de près de 350 pages, par les soins de René Bouchet, professeur honoraire de

grec moderne à l'Université de Nice, qui avait déjà procuré, dans la même collection, une traduction de la *Chronique de Morée* (2005) et un recueil de romans de chevalerie du Moyen Âge grec (2007).

- 3 Le volume s'ouvre, après une brève introduction, sur ce qu'il est convenu d'appeler les « poèmes prodromiques » (*Ptôchoprodromika*, p. 3-47) ; il s'agit d'une collection de quatre épîtres versifiées attribuées par la tradition manuscrite au célèbre Théodore Prodrome, l'un des plus brillants poètes de la cour des Comnènes, connu principalement pour son œuvre en langue savante. Le traducteur rappelle les problèmes d'attribution, pratiquement insolubles, que posent ces opuscules et qui tiennent à la difficulté que l'on a eue, de tout temps, à envisager qu'un lettré ait pu se compromettre, dès le XIII^e s., en écrivant en langue vernaculaire ; aussi a-t-on souvent considéré, avec des arguments sérieux, que l'auteur pastichait la poésie aulique du véritable Prodrome. Mais l'essentiel n'est pas là : plus que l'identité de l'auteur, c'est la *persona* mouvante du narrateur qui est ici passionnante. Tantôt il est le « Pauvre Prodrome » (*Ptôchoprodromos*), un grammairien (*grammatikos*) laïque qui se plaint de la misère où le réduisent l'extrême prodigalité de sa femme et la lourdeur des dépenses qu'il fait pour nourrir sa famille ; tantôt il endosse le personnage du moine lettré Hilarion — derrière lequel on ne peut s'empêcher de voir un type littéraire qui serait le pendant oriental du Goliard latin — pour dénoncer l'avarice de son higoumène ou la cruauté ladre avec laquelle le traitent les commerçants de bouche de son quartier ; il écrit tantôt à l'empereur Jean Comnène, tantôt à son fils Manuel, tantôt à un Sébastocrator, mal identifié, de la Maison impériale. Mais son but est toujours le même : il s'agit d'obtenir quelque pension pour subvenir à ses besoins. René Bouchet a parfaitement raison de comparer sa posture à celle d'un Marot, sollicitant sans cesse la générosité de ses puissants protecteurs (p. 9) ; elle annonce aussi, ajouterions-nous, l'amertume d'un Villon en ce qu'elle ne semble guère être plus qu'un jeu littéraire pastichant d'une part l'élégie morale, d'autre part le poème aulique de *postulatio*.
- 4 Le recueil suivant (p. 51-109) est celui de Stéphanos Sakhlikis, l'un des rares auteurs néo-grecs du Moyen Âge dont l'identification ne puisse souffrir aucune contestation. Son œuvre est le reflet de sa vie : né dans la Crète vénitienne en 1330 ou 1331, il appartenait à la notabilité de l'île et semble avoir mené dans sa jeunesse une vie facile de plaisirs, de prodigalité et de débauche qui le mena en prison ; dans les années 1370, il se retire une dizaine d'années sur le dernier domaine de sa famille que son train de vie lui ait permis de conserver, avant de terminer sa vie comme avocat à Candie. Sept de ses poèmes nous sont conservés ; ils sont tous composés en vers « politiques », mais, trace d'une influence culturelle italienne, quatre d'entre eux sont rimés, ce qui est une exception notoire dans la poésie médiévale grecque. Les poèmes *Sur les amis* et *Sur la prison* relèvent du topos de l'élégie carcérale : Sakhlikis y dénonce la corruption des geôliers et y constate avec amertume que le prisonnier reconnaît ses amis, trop peu nombreux, aux visites qu'il reçoit. *L'Étrange histoire* est un bref récit autobiographique, où le vieux poète détaille les trois grandes périodes de sa vie, sa jeunesse prodigue, sa retraite dans son domaine campagnard et sa carrière d'avocat ; le ton y est volontiers caustique et satirique, Sakhlikis dénonçant aussi bien l'hypocrisie de ses maîtresses que la grossièreté de ses paysans ou le cynisme de ses confrères avocats. *Conseils à Frantzeskis* est une parénèse adressée à un jeune ami par un poète peut-être vieillissant pour le mettre en garde contre trois écueils qu'il a lui-même bien connus, la vie nocturne, le jeu, les femmes.

- 5 Quoique les protagonistes en soient des animaux, les deux poèmes suivants, qui doivent être lus en miroir, ne sont pas tant des fables que des pamphlets politiques. Dans le *Conte plaisant des quadrupèdes* (p. 111-150), le roi lion convoque ses sujets pour une joute verbale entre carnivores et herbivores, au cours de laquelle les animaux s'affrontent par paires. Une fois les railleries échangées, il décide de mettre fin à la trêve qui empêchait l'assemblée d'en venir aux mains, et autorise les carnivores à fondre sur les herbivores. Contre toute attente, ce sont les seconds qui mettent les premiers en déroute. La trame narrative du *Livre des oiseaux* (*Poulologos*, p. 151-180) est à peu près la même : l'aigle, roi des oiseaux, invite ses sujets aux noces de son fils et, durant tout le repas, les oiseaux se défient verbalement, échangeant des noms peu amènes. L'ébriété aidant, des revendications politiques se font jour, les passereaux dénoncent l'iniquité de l'aigle et décident de couronner l'alouette ; voyant cela, le souverain, avec l'appui des rapaces, décide de disperser les autres volatiles et les met en fuite sans difficulté. La critique avait déjà bien compris que ces deux œuvres étaient unies par une parenté étroite et par une portée politique, mais leurs dénouements sont contraires : le triomphe des paisibles herbivores sur les carnivores, notamment sur le roi lion, annonce une victoire des humbles sur les puissants, tandis que le coup de majesté de l'aigle évoque la toute puissance des *basileis*. La lecture la plus vraisemblable, comme l'avance René Bouchet à la suite de quelques autres, consiste à replacer ces pamphlets à peine voilés dans le contexte troublé de la guerre civile qui ébranla Byzance entre 1341 et 1354 et au cours de laquelle Jean V Paléologue, fils d'Andronic III, eut à contester longuement le trône à l'ancien conseiller de son père, Jean VI Cantacuzène. Il se trouve que celui-ci s'appuyait principalement sur les classes aristocratiques, tandis que Jean V s'était gagné l'affection des masses laborieuses, avec l'aide du Grand Duc Alexis Apokaukos, démagogue de talent. Dans ces conditions, il est probable que le *Livre des oiseaux* soit l'œuvre d'un polémiste favorable à Jean VI, auquel un partisan d'Apokaukos aurait voulu répondre par le *Conte plaisant des quadrupèdes*, qui semble légèrement postérieur. Au-delà de ces questions ardues d'herméneutique, on remarquera, comme le signale d'ailleurs le traducteur (p. 116), que ces poèmes trouvent probablement leurs modèles dans la littérature occidentale, où la satire politique et sociale se transpose souvent dans des récits animaliers — on pensera, par exemple, au *Roman de Renart*.
- 6 Malgré les apparences, *La sainte vie du vénérable baudet* (p. 181-197) n'est un pastiche d'hagiographie que par le titre et par une sorte de doxologie finale qui promet à l'âne un trophée à sa gloire. Pour le reste, ce poème n'est qu'une fable animalière et morale : l'âne est contraint par le loup et par le renard à monter avec eux dans un bateau. Pour mieux le dévorer, les deux carnassiers prétendent qu'une tempête menace et qu'il convient que chacun confesse ses péchés devant l'imminence du danger. Le loup avoue avoir mangé de nombreuses victimes ; le renard confesse le vol d'une poule ; une fois son tour venu, le baudet déclare qu'il a parfois croqué quelques légumes. Le loup et le renard affirment alors que ses crimes sont impardonnables et le condamnent à mort. Au prix d'un renversement de situation, l'âne feint la résignation, mais prétend vouloir faire don à ses deux bourreaux d'un talent de prescience qu'il ne pourrait transmettre qu'au moment de sa mort ; il invite alors le loup à monter sur la vergue du navire et à fermer les yeux pour recevoir le don, avant de lui décocher une ruade qui le fait tomber par-dessus bord ; effrayé le renard se jette à l'eau à son tour. Il semble avoir échappé au traducteur que, si l'on excepte le dénouement rocambolesque et quelques éléments du contexte, cet apologue est le sujet d'une célèbre fable de La Fontaine, « Les animaux malades de la peste », où l'on retrouve les mêmes protagonistes — à l'exception du

loup, remplacé par le lion — et, surtout, le motif de la confession des péchés, prétexte fallacieux permettant de faire un bouc-émissaire du personnage le moins coupable et le plus faible. Or il ne serait pas impossible que ce conte byzantin ait été indirectement à l'origine de l'inspiration de *La Fontaine*, car on sait que celui-ci a emprunté sa matière à François Philelphe (« Le loup, le renard et l'âne »), que l'on croit généralement lui-même inspiré par la traduction latine du recueil arabe *Kalīla wa Dimna*, que Jean de Capoue avait procurée au XIII^e s. sous le titre *Directorium vitae humanae*. À bien y regarder, Philelphe, pionnier de la redécouverte du grec en Occident, grand ami de Georges de Trébizonde et d'André Chrysobergès, puisait plus souvent aux sources grecques que dans les traductions latines de corpus arabes. Il avait d'ailleurs passé sept années à Constantinople, de 1420 à 1427, et il serait assez séduisant de penser qu'il ait, à ce moment, eu entre les mains *La sainte vie du vénérable baudet*. À dire vrai, ce dossier mériterait une étude à nouveaux frais.

- 7 Le dernier texte présenté dans ce recueil est aussi le seul qui ne soit pas versifié ; il appartient donc à une autre veine. Le *Spanos* — dont René Bouchet traduit le titre sous la forme *Messe de l'homme sans barbe* — est une parodie d'office liturgique dans laquelle les hypotextes, qu'il s'agisse d'hymnes, de péricopes bibliques ou de psaumes (notamment le *De profundis* et les Ps. 119 [118] et 135 [134]) sont détournés pour devenir une critique acerbe des imberbes, toujours soupçonnés d'être des eunuques — on sait le mépris et le dégoût que ces derniers inspiraient aux Byzantins. Ce texte, qui verse volontiers dans l'obscénité, voire dans la scatologie, prouve que même les Orientaux étaient capables de dérision à l'égard de leur liturgie.
- 8 La traduction de chaque texte est précédée d'une introduction, qui le situe dans son contexte et en donne une brève analyse. On appréciera, surtout, l'annotation, plutôt abondante (environ 70 pages), qui livre toute l'information nécessaire à l'intelligence des œuvres, depuis les remarques relatives à l'établissement du texte (d'autant plus utiles que celui-ci n'est pas fourni) jusqu'à des rapprochements, toujours pertinents, avec des œuvres anciennes ou occidentales, en passant par les indispensables éléments de contextualisation et d'élucidation.
- 9 Il est toutefois un passage que le lecteur non averti aura peut-être du mal à comprendre, faute de note explicative. Aux v. 101-106 du second poème prodromique, l'auteur se livre à cette mise en garde : « Ne vous laissez pas tromper, prince très vénérable, par mon surnom de Pauvre Prodrome (*Ptôchoprodromos*), ne vous attendez pas à ce que je me nourrisse d'herbes des montagnes ou de sauterelles, je ne suis pas végétarien, je préfère le ragoût, etc. ». Ce passage n'a de sens que si l'on suppose un jeu de mot sur le nom de l'auteur présumé : Prodrome est aussi le titre que porte, dans la chrétienté orientale, saint Jean Baptiste, « Précurseur » du Christ. Or, dans sa frugalité légendaire, le cousin du Christ se nourrissait, si l'on en croit l'Évangile de saint Matthieu (3, 4), « de sauterelles et de miel sauvage ».
- 10 Ajoutons à cela quelques remarques de détail : parler de « capucin » (p. 161) constitue un léger anachronisme, puisque cette branche de l'ordre franciscain ne fut établie qu'au début du XVI^e s. ; la pécheresse repentante (en grec, *pornè* : « prostituée ») à laquelle le loup compare le renard son compère (p. 193) n'est probablement pas tant Marie Madeleine, comme l'affirme le traducteur (p. 311, n. 14), que la femme anonyme qui versa du parfum sur les pieds du Christ (Mt. 11, 16-19), mais il faut avouer qu'on a souvent confondu l'une et l'autre ; enfin, on corrigera « braie » en « brait » (p. 195). Ces

quelques peccadilles ne doivent toutefois en aucun cas occulter la grande qualité scientifique de cette annotation.

- 11 Ces textes, peu fréquentés en dehors du cercle restreint des byzantinistes et des néo-hellénistes, offrent une lecture plaisante et fort divertissante, dont l'agrément est encore rehaussé par la traduction de René Bouchet, très fidèle apparemment, mais non moins vivante. Ils offriront aussi aux spécialistes de littérature française du Moyen Âge l'occasion de maint rapprochement avec des textes plus familiers, comme nous avons tenté de le montrer.